

HIT THE ROAD

Réalisé par Panah Panahi (2022)

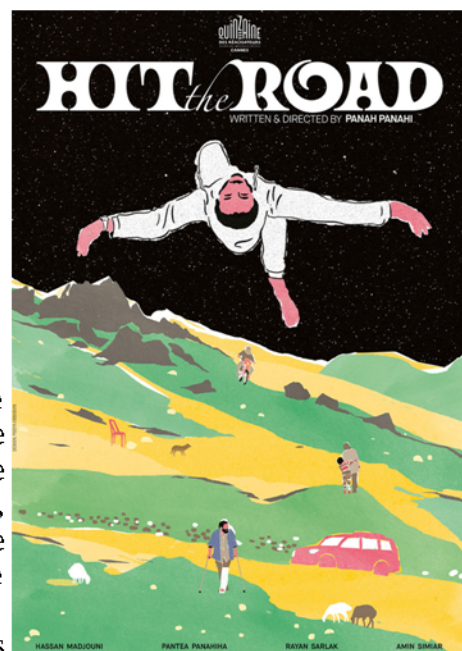
Mardi 4 octobre à 20h30

Présenté par Louis Gruet, membre de Plein Écran

Une famille roule à travers l'Iran. Le père, jambe dans le plâtre et rage de dents, bougonne, le benjamin, adorable pipelette de 5 ans, batifole, la mère prend sur elle, et l'aîné, taiseux, conduit. Au terme du voyage, il quittera le pays clandestinement. Une révélation ! Pour son premier film, Panah Panahi, 38 ans, marche sur les traces de son père, Jafar Panahi (le road-movie vu de l'habitable) et d'Abbas Kiarostami (l'enfance, la nature souveraine) avec une tendresse, un humour et une poésie qui déjà n'appartiennent qu'à lui.

Ne ratez pas ce beau film qui dit la douleur de l'oppression par la beauté des paysages, la pudeur des sentiments et le peps d'un gosse « trop occupé à faire le clown pour être triste longtemps ».

Nicolas Schaller (L'Obs)



Un magnifique hymne à la famille et au cinéma

Moteur ! En route ! Tourné en Iran, à travers les vastes étendues qui mènent vers la frontière avec la Turquie, ce road movie est propulsé par le pur bonheur de faire du cinéma. Vivre pour filmer, le réalisateur sait ce que c'est : né en 1984, il est le fils de Jafar Panahi, révélé au Festival de Cannes en 1995 avec *Le Ballon d'or*, célébré pour *Taxi Téhéran*, mais aussi pour *Ceci n'est pas un film*, réflexion sur la création après l'interdiction d'exercer son métier dont il fut frappé, en tant qu'opposant au régime iranien. Ces éléments

biographiques nourrissent *Hit the Road*, fiction familiale légère et inquiète, qui réunit dans une voiture un père, une mère et leurs deux garçons, au moment où l'aîné doit quitter le pays clandestinement... Ces quatre personnages ont un charme fou. Le petit frère est un clown et un moulin à paroles, le grand ne dit presque rien, triste et mélancolique, presque déjà parti, les parents jouent la comédie en faisant comme si ce voyage n'avait rien de dramatique ni de risqué. A travers ce petit théâtre ambulant, souvent accompagné par des chansons, la vie se raconte : l'enfance turbulente et joyeuse, l'entrée dans l'âge adulte, le moment où il faut se séparer des siens, l'avancée vers un nouvel horizon... La politique et la question des libertés sont à l'arrière-plan, elles font partie du décor, qui s'assombrit parfois. Mais c'est d'abord un regard lumineux sur la famille que nous donne à partager Panah Panahi avec son premier film. Le père y tient, bien sûr, une belle place, omniprésent et partageant avec chacun de ses fils un moment essentiel qui évoque le lien, la transmission. Cinématographiquement parlant, le passage de relais est superbe. Il y a une telle vitalité dans ces plans sur la voiture, les visages et les paysages qu'on peut en être sûr : un metteur en scène est né.

Frédéric Strauss (Télérama)



Voici un road-movie se jouant sur les bas-côtés davantage que sur la route elle-même. *Hit the Road* commence à l'arrêt, par un panoramique circulaire qui révèle les occupants d'un véhicule : deux quadragénaires, un enfant et un jeune homme. Un couple et ses deux fils, comprend-on, en route pour la frontière irano-turque, où l'aîné doit être confié à un passeur. Si les figures sont simples, l'entrelacement de leurs dynamiques produit des phénomènes inattendus. Le caractère chaotique d'un trajet incessamment interrompu est renforcé à chaque instant par une écriture tout en ruptures. De façon da-

vantage musicale que classiquement dramatique, le cinéaste organise des variations de rythme, de timbre, d'intensité... A l'image de ce défaut de continuité, les paysages se succèdent brusquement autour de 4 figures : collines arides / falaises abruptes / rivières / pâturages peuplés de moutons. L'incursion dans ces territoires sauvages marque pour la famille citadine une entrée, maladroite et hésitante, dans le monde de la clandestinité. S'y exacerbe le sentiment banal pour de nombreux Iraniens d'être surveillé. Les séquences musicales qui ponctuent le film, où l'on voit la famille danser au son de tubes d'avant la révolution islamique, constituent alors davantage que des parenthèses au sein du voyage vers l'exil qui s'impose : elles expriment une lutte pour reprendre en main des vies étouffées par la dictature. **Panah Panahi restitue un climat sinistre pour mieux le trouer de ces explosions d'émotions franches, et opposer ainsi une forme de résistance à la répression politique qui guette notamment les artistes iraniens.**

Dans l'enfant de 6 ans auquel il accorde une place centrale, le cinéaste trouve un antidote supplémentaire à ce contexte morbide. Lui épargnant le rôle terne de porteur de vérité et d'innocence, il en fait plutôt l'incarnation de l'intensité d'un rapport au monde qui semble asséchée chez les autres membres de la famille. Son appétence pour la vie, sa capacité à se prosterner encore devant la nature, constitue une ressource pour des adultes arrivés face à un mur ; son excitation apporte une force de diversion en même temps qu'une échappatoire à la peine. Cet être tout petit et déjà si mûr, incarne, davantage que la candeur enfantine, le plein potentiel d'un bonhomme encore préservé des brûlures de la vie. Le cinéastes reproduit l'aplomb de l'enfant qui occupe ses cadres, le caractère illimité de son imagination. Au fil d'une discussion dans le creux de la nuit, le père et le cadet se voient projetés dans le ciel comme des étoiles filantes. L'évènement fantastique ne requiert aucune justification, car le film l'a posé d'emblée : la foi n'est pas ici à placer dans la fiction, qui s'assume pleinement comme un artifice, mais dans la vie elle-même. En s'affirmant comme un jeu, une série de performances pour la caméra, **le film suscite des sentiments plus flamboyants. Un magnifique final investit franchement la comédie musicale, s'affranchissant de la logique de l'action pour la soumettre à une chorégraphie apte à sublimer la douleur.** *Hit the Road* apparaît alors comme ces chansons cathartiques, à la fois tristes et entêtantes, qui exacerbent la souffrance pour mieux l'évacuer, et plantent de la joie dans les larmes.

Olivier Cooper-Hadjian (*Les cahiers du cinéma*)

Pour son premier film, Panah Panahi, fils du grand réalisateur Jafar Panahi, nous embarque dans un road-movie à travers l'Iran en compagnie de personnages qui rient pour s'empêcher de pleurer. Entre un père à l'humour sarcastique, une mère angoissée et un frère aîné muré dans le silence, le cadet est le seul à conserver son insouciance, électron libre facétieux qui allume les étoiles dans une scène nocturne d'une grande poésie. On aime les déserts fracturés de montagnes multicolores, avec au milieu la voiture en mouvement, objet symbolique du nouveau cinéma iranien. Cet exode placé sous le signe de l'humour et de la tendresse est une splendeur.

Françoise Delbecq (*Elle*)

